

***"Cet extrait est tiré du livre intitulé « La légende de la déesse Orchidée ». Toute reproduction, diffusion ou utilisation de cet extrait sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur constitue une infraction punie par la loi, conformément aux dispositions en vigueur sur le droit d'auteur."***

## **Partie 2- Chapitre 17 : De retour à l'école**

**\*\*Lundi 24 octobre\*\***

Départ à 7h30 depuis chez Mona, après un petit-déjeuner de labneh (un fromage blanc) et de zaatar (un mélange d'épices locales) sur du pain libanais, en direction de Mar Mikhael, le quartier où le port a explosé il y a quelques années.

C'était là où résidait ma prof d'arabe, Lana.

Vous vous souvenez de Claudine, ma voisine, qui m'avait dit de faire très attention à une femme que je rencontrerais ? C'était elle, et je le savais. Je l'avais su dès notre premier contact téléphonique, quelques semaines avant mon arrivée au Liban.

Quand j'avais reçu les instructions du Divin pour mon périple, il m'avait dit d'aller au Liban et d'apprendre l'arabe. J'en avais parlé à Karima, et après m'avoir dit qu'elle s'occuperait de tout, elle m'avait envoyé un message :

« Hello Melchior, j'ai été en contact avec Lana. Elle a une école qui enseigne l'arabe libanais parlé. Étrangement, elle m'a dit qu'elle s'occuperait elle-même de te donner les cours. Voici son numéro. »

Je fermai les yeux et demandai au Divin si c'était bien elle qui devait m'accompagner. En retour, raisonna le message suivant en moi :

« Oui, c'est elle. Ce n'est pas la première fois que tu fais ce voyage. Dans une vie passée, tu l'as déjà entrepris. Elle était sur ton chemin. Tu recommences là où tu n'as pas pu continuer. Après sa rencontre, tu n'as jamais poursuivi ton voyage ; tu étais tombé profondément amoureux, au point d'oublier ton destin. Que feras-tu cette fois-ci ? »

Averti, je lui envoyai un message sur WhatsApp pour organiser un appel. Quelques jours plus tard, je la voyais apparaître sur l'écran de mon téléphone.

Une femme brune aux yeux noirs, dans la quarantaine, magnifique, puissante, souriante, envoûtante. Sa voix était particulière, et je sentais que ses mots étaient comme des serpents envoûtants qui venaient amadouer mon cœur, séduisant mes faiblesses.

Même averti, je dois dire que je tombais sous le charme.

Après une brève introduction, je lui demandai pourquoi elle voulait me donner les cours directement. Elle répondit : « Quand Karima m'a parlé de toi, j'ai fait un rêve où l'on me disait que quelqu'un allait venir à moi. »

Quelques jours plus tard, elle m'écrivit qu'elle avait entendu dans son rêve ces mots : « Lana, dis à Melchior de ne pas seulement se concentrer sur la fin du chemin, mais de prêter attention aux signes sur la route. »

À ces mots, je compris que j'allais devoir passer par elle, et que, d'une manière ou d'une autre, elle essaierait de détourner mon attention de mon but.

Tout s'alignait. Tout ce que le Très Haut m'avait dit prenait sens, et je comprenais mieux pourquoi j'allais au Liban pour apprendre l'arabe. Ce n'était pas pour apprendre la langue, mais pour passer la première épreuve. L'épreuve de la Sultane KaRana, c'est ainsi que je décidais de la nommer.

## Chapitre 18 : Entre Mona et Lana

J'arrivai chez elle, donc, le lundi 24 octobre à 8h00. J'eus un peu de difficulté à trouver l'entrée du bâtiment, car le taxi m'avait déposé approximativement. Les taxis libanais sont approximatifs, comme tout le pays d'ailleurs. Ce n'est pas la précision suisse, c'est le charme arabe.

Finalement, je trouvai l'entrée de l'immeuble, garnie d'une allée de jasmin, et je montai au deuxième étage. Il n'y avait pas de sonnette sur les portes, alors, au feeling, je toquai.

Lana, en chair et en os, m'accueillit dans son grand appartement.

Oui, les cours n'auraient pas lieu à l'école, car celle-ci était partie en fumée lors de l'explosion du port, et les nouveaux locaux temporaires se trouvaient au-dessus d'un restaurant familial. Lana avait donc préféré me donner des cours privés chez elle.

Je dois dire que sa présence ne me laissait pas indifférent, mais j'essayais de rester concentré sur ma mission. J'avais été préparé, avec l'histoire du quartz fumé à Schweibenalp, à trouver l'équilibre entre ma mission et mon cœur.

Mais là... c'était un autre niveau.

Là, il ne s'agissait plus seulement de ma tête et de mon cœur...

(Hommage au poème de Grand Corps Malade : \*Ma tête, mon cœur et mes couilles\*).

Je traversai un grand couloir aux plafonds très hauts avant d'arriver dans un vaste salon avec, à droite, une immense et longue table en bois digne d'un château, et à gauche, un grand canapé. Je percevais qu'elle avait une situation financièrement aisée.

Après m'avoir offert un café et des petits gâteaux, nous nous assîmes à table pour discuter de mon projet d'apprendre la langue arabe.

Rapidement, je lui expliquai que j'avais besoin de bases solides pour pouvoir naviguer dans n'importe quel pays du Moyen-Orient, et même survivre dans le désert en parlant avec les tribus si besoin. J'avais aussi besoin d'un vocabulaire spirituel.

Elle m'expliqua qu'elle avait développé une méthode pour apprendre rapidement l'arabe parlé.

La suite de la conversation m'échappa quelque peu ; j'étais absorbé par son énergie, envahi de bouffées de chaleur et de désir. Une partie de moi savait que notre relation n'allait pas se limiter aux cours de langue.

Je passai la matinée chez elle, jusqu'à midi. Elle me donna des cahiers et des exercices à faire chez Mona.

Je rentrai chez Mona, toujours en taxi, car apparemment, il était dangereux d'y aller à pied ou de prendre les bus locaux, qui étaient comme des taxis partagés. Mon niveau d'arabe, limité à « Salam les khoyas » à ce stade-là, faisait que, continuer avec Uber Liban restait plus sage.

Arrivé dans la cuisine de Mona, les odeurs de plats préparés avec amour enivraient mes narines.

La cuisine de Mona, ce n'était pas une simple cuisine : c'était l'amour matérialisé. Avec ses mains de grand-mère, emplies de sagesse, de tendresse et de fermeté, elle exécutait à la perfection les gestes répétés au fil des années, créant ainsi les plus bon plats de la gastronomie libanaise. À travers la nourriture, le cœur de Mona se transmettait à chacun de ses hôtes.

Ce jour-là, elle avait préparé des petits rolls de feuilles de vigne farcis selon une recette dont seule Mona connaissait le secret.

« Shoo baddak tekoul ? » (« Que veux-tu manger ? ») me demanda-t-elle encore.

Et je m'empiffrai de pain libanais, de rolls et d'autres délices qui mijotaient dans sa cuisine.

Ensuite, je m'installai au salon, sur la grande table, ouvris mes cahiers et commençai mes exercices. J'étais assidu et bien déterminé à apprendre l'arabe, car je trouve cette langue chantante, envoûtante, enivrante, fabuleuse.

Ma détermination était telle que, chaque soir, je glissais mes livres d'arabe sous mon oreiller en leur demandant de s'imprégner dans ma tête durant mon sommeil.

Cela, chers amis, s'appelle de la psychomagie. Ne doutez jamais du pouvoir des fabulations et incantations : en redevenant comme des enfants, nous pouvons insuffler la vie à chaque objet.

Toute la semaine, je suivis ce rythme, tel un écolier. Je partais « à l'école » chez Lana le matin, rentrais à midi pour manger chez ma « mère » d'accueil et étudiais l'après-midi.

Quelle sensation étrange que de revivre son adolescence à 29 ans ! Sauf que cette fois-ci, mes parents n'étaient pas sur mon dos. Les portes s'ouvraient pour que je puisse revisiter cette période de ma vie à ma façon.

Et croyez-moi, je ne me suis pas privé d'enfreindre toutes les interdictions qui m'avaient été imposées durant mon adolescence.

## Chapitre 19 : Bekaa

À la fin de la première semaine, Lana m'annonça que, pour approfondir mon immersion, j'allais partir avec ses parents dans leur maison de campagne, située dans la vallée de la Bekaa.

Elle me livra donc, un vendredi après-midi, dans les bras de ses parents, qui ne parlaient pas un mot d'anglais et semblaient enchantés de m'emmener avec eux dans leur village natal pour le week-end.

Après deux heures de voiture, nous nous arrêtâmes en bas d'un village pour acheter quelques provisions. À la vue des panneaux ornés de leaders barbus, style Ayatollah, je me doutais que nous étions dans un fief du Hezbollah.

Ensuite, nous rejoignîmes une première partie de la famille. Je me retrouvai assis autour d'une table ronde en plastique, bien usée, typique de ces pays, entouré de cousins de la famille du père de Rana. Certains avaient toutes leurs dents, d'autres étaient sans ; certains avaient tous leurs doigts, d'autres non. Ils fumaient des cigarettes en dégustant un délicieux thé.

J'ai compris qu'ils travaillaient dans l'agriculture et la vente de fruits et légumes en gros, car j'entendais beaucoup de chiffres, ainsi que les noms de certains légumes que j'avais appris durant ma première semaine de cours.

Faute de pouvoir échanger avec eux, sauf en baragouinant quelques mots d'anglais mélangé à de l'arabe de manière très basique, j'acceptais d'échanger sur un autre plan, en fumant de magnifique marlboro rouge qu'ils me proposaient.

Ce tabac avait un goût particulier, éveillant en moi un sentiment d'hospitalité rarement ressenti. Comment ces gens, ne parlant ni ma langue ni me connaissant, avaient-ils décidé de m'accueillir chez eux, m'invitant dans leur intimité et m'intégrant pleinement dès le premier instant ?

Oui, j'avais déjà voyagé et vécu des accueils chaleureux. Mais ici, dans un village au fin fond du Liban, avec des visages marqués par la vie, l'amour et la mort, j'étais accueilli comme un frère. J'étais profondément touché.

Après cette pause, nous montâmes à la maison de campagne. C'était une maison que Lana avait fait construire pour ses parents, dans un style moderne, contrastant avec les maisons plus modestes de ses cousins.

La vue était imprenable, les couleurs.. marquantes, l'énergie..indescriptible.

Si vous n'êtes jamais allé au moyen orient ou en terre sainte, cela sera difficile de me croire. Posez-y les pieds et vous comprendrez.

A ce moment je compris pourquoi, toutes les religions du monde, et tous les problèmes du monde prenaient racine depuis la bas. La présence du lieu est telle qu'elle efface tout concept qui réside dans notre tête. L'énergie est si forte, qu'il n'y a plus de bien ou de mal. Une sensation de liberté , de "tout est possible" surgit et pénètre les cellules les plus profondes de notre être. A ce moment-là, la mort et la vie, règnent sur le même plan, elles coexistent, et ne sont plus opposées. Rien ne semble grave.

Les couleurs, la lumière, tout était différent. Une luminescence palpable emergeait du lieu. Le vert des arbres était plus dense, comme si je pouvais percevoir l'énergie qui animait la nature. Je sentais la vie dans chaque élément.

Son père m'amena en voiture à quelques minutes de la maison voir une carrière de pierre abandonnée, avec une vue imprenable sur la vallée et les montagnes : l'air était pur, la couleur de la terre rouge. L'immense mur taillée dans la vallée paraissait tel un temple. Oui, c'était ça, il n'y avait pas besoin dans cette zone du monde, d'ériger quelconque lieu de spiritualité. La terre elle même était sacrée. Elle vibrait l'origine du monde, la source de la vie.

Pas étonnant que l'on nomme ces lieux, la terre sainte.

Je baissai les yeux et vis d'énormes fourmis noires. Même le noir de leurs corps semblait plus intense que ce que j'avais vu ailleurs. Je demandai alors, avec le peu d'arabe que je connaissais, comment on disait le mot « fourmi » en pointant du doigt l'insecte.

« Namel », me répondit-il.

De retour à la maison, la mère de Lana me fit visiter le jardin, et j'appris un tas de nouveaux mots. Je me souviens en particulier de « l'odeur des fleurs » : *ryah*.

La nuit tomba. Je passai un long moment dehors après le dîner, profitant de la fraîcheur, de la beauté des étoiles et de la puissance du lieu.

Le lendemain matin, après une très belle nuit de sommeil et un bon café libanais, je me posais auprès des cèdres pour méditer, attenda la venue de Lana qui débarquais quelques instant plus tard avec sa grosse Range Rover noire.

Quel bonheur de la voir. Sa présence éveillait beaucoup de joie en moi. Malgré tous les avertissements que j'avais eus concernant l'épreuve à passer avec elle, je ne pouvais nier que nos âmes s'entendaient très bien.

Trop bien, même. Elle m'était familière, c'était fluide, j'aimais sa folie. Lana avait cette énergie entreprenante, puissante, dynamique, avec une grande touche de folie. Rien n'était impossible avec elle.

Une journée d'une grand simplicité s'invita, toute la famille débarqua pour le repas de midi : des oncles, des cousins, des tantes. Dehors, sur une sorte de vieux wok en fonte retourné, les femmes faisaient cuire de grandes galettes farcies, que l'on s'empressait de manger dès qu'elles étaient prêtes. On mangeait assis par terre. Cette ambiance hospitalière venait toucher mon cœur.

Le soir arriva, toute la famille s'en alla, et Lana et moi, nous retrouvâmes posé l'un à coté de l'autre assis sur un banc, sous un ciel parfaitement étoilé.

Je lui demandais alors comment on disait en arabe : « il y a des étoiles dans le ciel ».

« Fi najoum bil sama. »

J'aimerais pouvoir vous faire entendre la texture de sa voix et de ses mots lorsqu'elle prononça cette phrase.

C'était comme de la poésie que je pouvais boire. Lorsqu'elle prononçait cette phrase en arabe, je sentais que je devenais le ciel et que mes cellules devenaient des étoiles.

Dans cette ambiance magique, avec la douceur d'un soir d'été, alors qu'on était en fin octobre, Lana se livra sur sa vie. Je sentais son cœur qui saignait des blessures qu'elle avait subies. Il n'était pas encore de pierre, mais il s'en approchait.

Si son cœur pouvait avoir une texture à ce moment-là, ce serait celle d'un steak de bœuf commençant à être trop cuit : encore souple, mais plus pour longtemps.

Je tentai quelques mots réconfortants, quelques phrases philosophiques, quelques conseils de sage. Ils furent aussi efficaces qu'une fourchette pour boire de la soupe.

Il n'y avait rien à dire, juste l'écouter, et peut-être, juste l'aimer. Petit à petit, son rôle de professeur d'arabe se dissipait, elle s'ouvrait, et nous nous rapprochions, non pas physiquement, mais chimiquement.

La discussion dura toute la nuit.

Ce soir-là, j'aurais voulu aller dormir avec elle.

Mais ce n'était pas encore le moment.

Et puis, ses parents étaient dans la maison. Je me serais senti un peu mal à l'aise qu'ils découvrent au petit matin que leur fille avait passé la nuit avec moi. Passer de l'élève au beau-fils en une nuit, c'était un peu rapide.

## Chapitre 20 :

Le lendemain, en fin d'après-midi, il y avait une fête à Beyrouth, sur le rooftop d'un ami gay de Lana. Elle me proposa d'y aller ; c'était sur le chemin de retour, et ensuite, elle me déposerait chez Mona.

Grâce à son aide, je composai à l'oral une phrase plus ou moins compréhensible que j'envoyai en mémo WhatsApp à Mona, pour lui dire que je reviendrais vers 20 h. Mona ne savait pas lire ; je crois qu'elle n'avait pas eu la chance d'aller à l'école, alors pour communiquer avec elle, c'était mémo vocal.

Au cinquième étage, après s'être engouffrés dans un vieil ascenseur sans porte des années 70, on arriva sur le rooftop de Marc, l'ami de Lana, qui, de manière très efféminée, légèrement exagérée et surtout pas mal éméché, nous accueillit à sa soirée.

Banquet de nourriture, alcool à volonté, chefs privés qui faisaient griller viande et poisson. Du beau monde, ça parlait arabe, anglais, français.

J'aime pas ce genre de lieu, je m'y sens mal à l'aise. C'est beaucoup de paraître, j'aime pas boire d'alcool, et je me sens idiot de devoir raconter ma vie à des gens qui s'intéressent juste pour meubler le silence.

Lana connaissait tout le monde, et je me retrouvai un peu seul, à me balader avec un gin tonic à la main que j'avais accepté par politesse mais que je ne buvais pas.

Je dirigeai donc mon attention vers la nourriture et m'empiffrai des délicieux mets qui défilaient sur la table du banquet, entre deux « small talks » avec des gens qui faisaient semblant de s'intéresser à moi, et moi à eux.

Heureusement, au bout d'une heure ou deux, la musique prit le relais, et on pouvait danser.

Lana dansa avec moi. Ça commençait à chauffer.

Clairement, il n'y avait plus la barrière étudiant-prof. Là, c'était ouvert. Tout devenait possible.

L'épreuve allait bientôt commencer.

Je proposai à Lana de partir, et elle m'invita chez elle. J'envoyai un deuxième message à Mona pour lui expliquer que j'allais dormir chez des « amis ».

Arrivés chez elle, on s'assit sur le canapé, l'un en face de l'autre. Je la regardai droit dans les yeux. À ce moment-là, je sentis que je passais un portail et que l'épreuve allait commencer.

Je fus pris d'une intense énergie, qui parla à ma place et dit à Rana :

« Lana, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons. Je vais tomber amoureux de toi. Nous allons vivre une magnifique histoire d'amour. Ensuite je partirai, car je dois continuer mon chemin. À ce moment toutes les douleurs que tu as eu dans ton cœur, se réouvriront et tu auras l'opportunité de les guérir »

Je ne sais pas si elle comprit les mots qui sortaient de ma bouche ; elle avait quelques verres dans le nez, et c'était peut-être mieux comme ça.

Je m'approchai d'elle, et nous nous embrassâmes.

La sensation de rentrer dans un immense et vaste trou noir s'empara de moi. Je sautai dans le néant. Le néant était noir, très noir.

Ma tête, ma vision, ma mission, ma quête disparurent de mon esprit à cet instant précis. Comme dans un jeu vidéo, je venais de pénétrer dans un nouvel épisode, et pour le vivre pleinement, je devais tout oublier.

Dans ce niveau, je n'avais plus d'aide. Je devais être replongé là où j'en étais resté auparavant.

## Chapitre 21 : Un vrai ado

Les jours, les semaines passèrent, et j'oubliais totalement pourquoi j'étais venu au Liban. Je vivais pleinement ma double vie d'étudiant. Entre Mona et Lana, j'étais bercé d'amour et de petits plats.

Ces moments furent riches, car ils m'ouvrirent la porte à revivre mon adolescence de manière totalement libre.

J'en profitais pour faire tout ce que je n'avais pas pu réaliser dans mon adolescence.

À commencer par fumer du tabac roulé à la fenêtre de ma chambre le soir, en cachette, pendant que Mona dormait. Je prenais soin d'asperger le contour de la porte avec du parfum pour éviter que l'odeur se propage dans la maison et que les narines fines de grand-mère Mona puissent flairer un quelconque soupçon de cigarette.

Notez que je n'avais jamais fumé jusqu'à mes 28 ans. J'avais commencé un an avant mon voyage, à fumer le soir de manière cérémonielle. Lors d'une méditation, un sage chamane m'était apparu en vision et m'avait instruit sur une façon bien précise de fumer pour entrer en connexion avec l'esprit du tabac.

Il m'avait dit d'inspirer la fumée et de la garder le plus longtemps possible dans mes poumons. Cela permettait au tabac de pénétrer chacune de mes alvéoles et d'entrer dans un lien profond avec mon être.

Si ma mère lisait ces lignes, elle dirait sûrement : « Oui, ça permettait au tabac de pénétrer profondément ta connerie et de te bousiller les poumons. »

Elle n'a sûrement pas tort ; il n'y a pas vraiment de différence entre un sage et un fou, et qui sait si ma vision n'était pas une construction de mon mental pour braver les interdits de mon enfance en me donnant bonne conscience. Subtile et perverse peut devenir la spiritualité. Cela dit, je ne suis jamais devenu addict, j'ai arrêté d'en fumer depuis mon retour sans aucun effort, et je n'ai jamais eu de problème de poumons.

Dans certaines conversations que j'ai eu avec des chamanes, ils m'expliquaient que si le tabac était fumé avec respect et conscience, il n'endommageait pas le corps.

Il en reste, que je vous n'avise pas d'essayer ma méthode.

----

À la fenêtre de la chambre de Mona, je ne fumais pas pour entrer en connexion avec le tabac ; je fumais pour vivre la rébellion de mon adolescence, celle que je n'avais jamais vécue.

Pensez-y un instant : combien de choses avons-nous voulu faire, mais qui étaient réprimées par l'autorité parentale ? À cette période de la vie où notre poussée d'hormones nous incite à expérimenter le monde de manière insolite, où nous cherchons à commencer à découvrir qui nous sommes, les mille et une règles et projections de nos parents nous sont imposées.

Là, j'étais mon propre parent, dans un corps d'adulte, mais avec l'énergie d'un ado.

À moi l'exploration de la puberté ! Je pouvais boire des bières, regarder des matchs de foot, fumer du tabac, fumer des shishas, et idéalement faire tout cela en même temps. Rentrer tard sans que personne ne me dise rien... sauf cette fois où j'avais dit à Mona que je sortais avec « des amis de l'école » alors que je passais la soirée en douce dans le lit de Lana, et que je rentrais à 3 h du matin pour trouver Mona en robe de chambre qui m'attendait de pied ferme pour m'engueuler dans un arabe incompréhensible et me faire comprendre que je me comportais comme un adolescent irresponsable.

Je me comportais comme un adolescent irresponsable.

La connexion avec Lana était particulière, elle incarnait de nombreux personnages qui m'ont permis de réctifier les épisodes de ma vie qui n'avait pas été vécu comme j'aurais voulu les vivre.

Je faisais un retour dans les schéma de mon enfance et rana jouait ses rôles à la perfection:

Lorsque qu'elle me donnais des cours d'arabes à la maison, je revivais la sensation d'avoir ma mère qui me demandait de faire mes devoirs.

Je replongeais dans les états insupportables que j'avais vécu dans l'enfance lorsque l'on m'obligeait à faire mes devoirs.

Je piquais des crises avec Lana comme je piquais des crises quand j'étais enfant.

Cependant, cette fois ci, j'avais l'opportunité de m'affirmer, d'exprimer ma volonté et de ne pas subir la volonté d'un prof ou d'un parent de me faire faire des choses contre nature.

Elle me permettait aussi de vivre mes fantasmes, par sa posture d'enseignante, et moi par ma posture d'étudiant, imaginez, je suis avec Macron, un des rares à avoir pu faire l'amour à sa prof.

Elle jouait aussi parfaitement le rôle de la Sultane Karana, celle qui m'empêcherait de poursuivre mon destin. Ainsi, plus le temps passait, plus je trouvais des raisons de croire que l'histoire que je me racontais était vraie.

Au delà de tous les archétypes qu'elle jouait il y avait un vrai sentiment d'amour et d'ouverture qui grandissait. Mais dans mon esprit, la méfiance était constamment là.

Un jour, alors que nous étions dans un bar et que j'avais décidé de la bouder comme un adolescent pour des raisons que j'ai oublié, elle sorti mon cahier vert que j'utilisais pour les cours et entama une discussion avec moi par écrit sur le cahier.

Elle traca deux colonnes, une avec écrit Melchior Enfant, une avec écrit Melchior Adulte ou elle inscrivait ce qu'elle voyait de moi. Je n'étais pas du tout réceptif à ce qu'elle était entrain

de faire, je percevais cela comme une tentative de manipulation de vouloir m'influencer.

J'étais aveuglé par mes blessures, qui me faisait croire que toute personne qui essaierait de m'éclairer sur mon passé était une menace.

Je retournais donc la situation en inscrivant sur le cahier ce que je percevais d'elle dans l'espoir qu'elle puisse comprendre que c'était elle le problème et non moi. Que si je me comportais de cette manière c'est que j'étais au reflet de ses blessure.

C'était ma stratégie ultime et perverse de déresponsabilisation qui me permettait constamment de retourner la perception des gens en leur faisant croire que je n'étais que miroir de leur souffrance. Bien sûr tout cela était inconscient.

Elle répondit alors à mon message :

“Je suis là pour toi, mais si tu continue de me rejeter tu perd une chance

Je te donne tout

Mais tu ne me vois pas , alors tu me fais du mal

Tu dois te réveiller

Tu dois arrêter de te faire du mal et faire du mal aux autres

Tu dois devenir tendre et apprendre à t'aimer “

Bien sûr tout ce qu'elle était entrain d'écrire je continuais de me dire qu'elle s'écrivait à elle même.

Cela ne menant nulle part, nous tournions la page du cahier vert et elle commença à dessiner des formes abstraites, puis elle me donna le stylo et je dessinais aussi. Un vrai dessin d'enfant prenais forme.

Cette conversation et le dessin, prirent tout leur sens bien plus tard au moment ou je sortais du désert et me retrouvais à nouveau en Israel. Tout ça, vous le découvrirez plus tard.

---

Un matin, Lana et moi prenions la voiture pour aller dans le nord du pays visiter une forêt de cèdres du Liban. Sur le chemin, on s'arrêtait dans un petit village pour acheter des vivres. Elle me demanda de rester dans la voiture pendant qu'elle allait faire les courses.

Elle verrouilla la voiture et partit. Les regards des passants se posaient sur moi.

« Qu'est-ce que ce touriste fait dans une Range Rover noire ? » devaient-ils se demander. Leurs regards n'étaient pas bienveillants. Je n'étais pas le bienvenu ici.

À son retour, elle avait avec elle un papier journal contenant une bonne quantité de tabac local, des fruits, et de l'eau.

Elle redémarra la voiture, et je la trouvais bizarre.

Elle commençait à devenir nerveuse, presque agressive. Elle prenait tout personnellement et s'énervait pour un rien. La température montait en elle, je la sentais devenir odieuse, et elle m'attaquait verbalement sans raison.

J'essayais de la raisonner, de la calmer. Rien n'y faisait. Il semblait que plus j'essayais d'intervenir, moins cela marchait.

À ce moment-là, je me rappelais de la conversation que j'avais eue juste avant de partir avec cette dame qui m'avait dit à la dernière danse thérapie qu'on avait organisé avec Mano de Dios

« Fais confiance à ton intuition. Si tu es en voiture et que tu dois sauter, saute. »

Je n'ai pas sauté.

Oui, moi aussi en écrivant ces lignes, j'aurais voulu vous dire que j'ai sauté de la voiture façon James Bond avant que Lana ne sorte un flingue et me tire dessus, parce qu'en fait elle était un agent du Hezbollah qui me soupçonnait d'être un infiltré du Mossad.

Rien de tout cela ne s'est passé. Je n'étais pas un agent du Mossad. Elle n'était pas un agent du Hezbollah, et ceci n'est pas un thriller politique, mais bien mes délires mystiques que je vous raconte. Alors on va dire qu'elle était en train de péter un câble car elle se faisait posséder par des entités maléfiques. Voilà, ça colle mieux au narratif.

J'eus l'intuition qu'il fallait que je lui donne la bague que j'avais autour du cou.